

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \)](#)[: François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Broglie, Lundi 17 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Broglie, Lundi 17 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Femme \(politique\)](#), [Politique](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Portrait](#), [Posture politique](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-09-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Broglie. Lundi 17 sept 1849 8 heures

Vous êtes devenue d'une grande intimité avec Lord John. Vous le voyez tous les jours. C'est très bien fait malgré son attachement à Kossuth. Lady John mérite que vous causiez avec elle. Elle a assez d'esprit pour se plaire avec ceux qui en ont plus

qu'elle. Et son mari is very uxorious. Je me figure que si j'avais été là Madame de Metternich n'aurait pas. retenu cette expression de sa colère contre Lord Palmerston qu'elle vous a soustraite. Vous voyez ce que j'en pense. Je regrette que son mari devienne si ennuyeux. Les décadences me déplaisent toujours. Soyez tranquille ; je ne redeviendrai pas doctrinaire. Fatuité à part, je ne voudrais pas redevenir rien de ce que j'ai été. Je crois que ce serait déchoir. Redevenir jeune en restant ce que je suis à la bonne heure. Et si je ne me trompe, vous en diriez autant. J'ai écrit hier une longue lettre à Lord Aberdeen. Et aussi à Claremont.

M. Dufaure fait en ce moment une chose qui fera plaisir au Roi. Il a demandé au duc de Broglie de présider une commission chargée d'examiner et de trier tous les papiers enlevés aux Tuilleries après Février et déposés aux archives générales. " Il est temps, dit-il de trier ces papiers, et de rendre à la famille royale, ce qui lui appartient. Le Duc de Broglie a accepté, comme de raison. Les journaux légitimistes qui m'arrivent ce matin me frappent assez. Ils détournent leur parti de l'attaque contre le Cabinet au retour de l'Assemblée. C'est M. de Falloux qui fait cela. Il n'espère pas refaire à son gré le Cabinet nouveau, et il aime mieux maintenir celui-ci, où il est plus gros qu'il ne serait avec Molé et Thiers. En tout les légitimistes travaillent plus encore que tout autre parti, à ajourner les grosses questions. Il ne se sentent pas en état de profiter des solutions. Ils veulent pénétrer plus avant dans le pouvoir sous le manteau de la République. Sans compter qu'ils sont comme des affamés qui depuis longtemps n'approchaient pas de la table, et qui ne veulent pas risquer la part qu'ils sont en train de reprendre du gâteau. J'ai lieu de croire qu'il y a eu entre les deux branches de la famille royale quelques paroles même quelque démarche réelle de réconciliation, pour arriver du moins aux apparences de la réconciliation. Les légitimistes se vantent de quelque chose parti de Claremont. Pouvez-vous sonder un peu ce qui en est ? Par la Duchesse de Gloucester, ou la Duchesse de Cambridge, ou les aboutissants légitimistes ?

Est-il vrai que vous laissez en Hongrie 40 ou 50 000 hommes ? Je ne puis pas mettre la moindre importance à Céphalonie. J'en suis fâché pour ces pauvres grecs, qui certainement seront rudement punis. Les Anglais sont d'admirables égaux et de terribles maîtres. Avez-vous remarqué deux grands articles des Débats, l'un sur l'Autriche l'autre sur la Prusse ? Je serais assez curieux de savoir ce qu'en pense M. de Metternich s'il pouvait ne pas vous le dire si longuement.

Adieu, Adieu. Je ne sais rien de précis. Mais je suis sûr que le Cabinet est plus content de ses nouvelles de Rome. Adieu. Je ramasse toutes les petites choses que j'ai à vous dire ; mais je ne vous dis pas les grandes, c'est-à-dire la grande. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Broglie, Lundi 17 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3125>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 17 Sept. 1849

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBroglie (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Brouillet - Lundi 17 Sept. 1849. ²⁴³⁶
8 heures.

Vous êtes devenue d'une grande
intimité avec lord John. Vous le voyez
tous les jours. C'est très bien fait. Malgré
son attachement à Rossuth, lady John
croit que vous, cariez avec elle. Elle a
assez d'esprit pour se plaire avec ceux
qui en ont plus qu'elle. Le son mari est
very uxorious.

Je me figure que, si j'avais été là,
Madame de Metternich n'aurait pas
retenu cette expression de sa colère contre
lord Palmerston qu'elle vous a soustraitte.
Vous voyez ce que j'en pense. Je regrette
que son mari devienne si amoureux.
Les décadences me déplaisent toujours.

Soyez honnête ; je ne redévisiterai
pas doctrinaire. Patriote à part, je
ne voudrais pas redonner raison de ce
que j'ai écrit. Je crois que ce seraît l'échec.
Redonner jeune ou vétuste ce que j'ai fait,
à la bonne heure. Et si je me trompe,
vous en diriez autant.

en conversation m'amusent
et je vous leis aussi. mais je
peux que vous me faites
par grande impression l'en
se s'aciter.

La veille j'eus une conversation
un peu curieuse, elle passa
un samedi à Londres, et puis
perdu. Je regrette de vous dépresso-
r. une partie d'une si petite
rencontre.

Après avoir vu Lord John au
faire un grand voyage de New
York, décidément il
l'aime, ou du moins il le respecte.

J. nous. vain voeux deux lettres
de Bruxelles. nous envoi. à des
bonnes, cordiales, allez celle
qui ne prend pas trop; elle
peut pas faire. adieu. adieu.

l'autre sur la Prusse ? Je serai alors curieux
de Savoie ce qu'en pense M^e de Molitorich,
s'il prouverait non pas, vous le direz si longuement.

Adieu, Adieu. Je ne sais rien de précis ;
mais je suis sûr que le cabinet est plus
content de sa nouvelle de Rome. Adieu.
J^e ramasse toutes les petites choses que j'ai
à vous dire ; mais je ne vous dis pas les
grandes, c'est-à-dire la grande. Adieu. Adieu.

E,